



Entre vraisemblance et héritage Orwellien
Between verisimilitude and Orwellian heritage

Ibecheninene Samira

Université Batna2 (Alegria)

ibecheninenesam@yahoo.fr

Résumé:	informations sur l'article
<p><i>Nous proposons dans ce présent article d'étudier l'œuvre 1984 de George Orwell. Roman considéré comme une référence d'anticipation, voire de la science-fiction, où se mêlent des réalités vraisemblantes et logique avec la fiction, quand bien même symbolique ; Dans quelle mesure se déploie la vision vraisemblante d'Orwell, pour jalonner le développement de la pensée actuelle, tout en s'articulant autour de traditions littéraires</i></p>	<p>Reçu 06 Décembre 2022 Acceptation 19 Janvier 2023</p> <p>Mots clés: ✓ vraisemblance ✓ Science-fiction ✓ Ecriture ✓ Totalitarisme</p>
Abstract :	Article info
<p><i>We propose in this article to study the 1984 work of George Orwell. Novel considered as a reference of anticipation, even science fiction, where plausible and logical realities mingle with fiction, even if symbolic; To what extent does Orwell's plausible vision unfold, to mark the development of current thought, while being articulated around literary traditions?</i></p>	<p>Received 06 December 2022 Accepted .19 January 2023</p> <p>Keywords: ✓ verisimilitude ✓ Science fiction ✓ Writing ✓ Totalitarianism</p>

1. INTRODUCTION

Nous proposons dans ce présent article d'étudier l'œuvre *1984* de George Orwell. Roman considéré comme une référence pour le roman d'anticipation, voire de la science-fiction, où se mêlent des réalités vraisemblantes et logique avec une fiction, quand bien même symbolique, pour incarner un monde idéal, dans une apparence paradoxale ; exprimée, pour dénoncer les injustices à travers une certaine dérive du temps, pour fuir, quelque part, d'autres injustices, devant la menace de la censure politique ou religieuse, l'auteur situe l'action dans un monde imaginaire : un pays lointain et mythique. Notre recherche, en effet, propose une problématisation explicite de la vraisemblance, par des tournures de dystopie. A ce propos nous nous demandons : Dans quelle mesure se déploie la vision vraisemblante d'Orwell, qui a peint sa contre- utopie dans le monde de *1984*, pour jalonner le développement de la pensée actuelle, tout en s'articulant autour de traditions littéraires ?

S'il est vrai que certaines œuvres de science-fiction sembleraient insipides par un fâcheux penchant à sombrer dans la vacuité et le simple divertissement, force est de constater que cet ouvrage proposerait au contraire une réflexion profonde et enrichissante, appuyée sur de larges connaissances historiques, politiques et philosophiques.

L'œuvre *1984* est une critique du totalitarisme dans la mesure où elle dénonce le système politique dominant qui gangrène l'état pays de l'Océania et à laquelle Orwell propose l'écriture comme remède ; considérant l'acte d'écriture comme un moyen de s'en libérer.

Aborder ce roman de point de vue actuel, sous l'angle de la vraisemblance et de sa fonction première, celle de l'adhésion à la fiction, permet de faire émerger des effets et des procédés singuliers qui renvoient tous au pacte d'illusion consentie observé dans diverses perspectives : pragmatique, politique, poétique et parfois même éthique, est une logique à expliciter entre deux univers tantôt concret, tantôt purement fictionnelle, pour une réalité idéale et sans défaut même si elle s'avère irrationnelle ! Dans ce sens, notre objectif est d'apporter une nouvelle interprétation à ce sujet. Nous nous placerons de l'autre côté de la barrière temps, celle du futur, c'est-à-dire soixante-quatorze ans plus tard. Pour voir dans quelle mesure se déploie la vision vraisemblante d'Orwell à l'heure actuelle. Nous avons opté pour la méthode analytique descriptive et aussi interprétative.

2. *1984* : Roman complexe, une contre utopie

1984, est un roman bien complexe ; nous entendons par là qu'il est très difficile de le classer sous un genre ou lui donner une

catégorie définitive puisque ce dernier est en réalité un roman d'anticipation qui réunit entre autre : la science-fiction, la dystopie (ou contre-utopie), et aussi de la politique fiction, tout l'ensemble appartient à la paralittérature qui porte bien des marques d'une pure réalité. Nous allons donc, prendre le roman sous l'angle de la science-fiction et montrer son importance dans les études littéraires.

Dans la science-fiction, l'histoire est basée principalement sur les technologies, c'est certes un des éléments qui caractérisent le genre. En effet, dans *1984*, « les télécrans » (des téléviseurs qui servent aussi de caméra de surveillance) sont l'exemple parfait que nous pouvons donner. Aussi l'anticipation, c'est d'abord des « œuvres dont l'action se déroule dans un futur proche ou hypothétique (babelio.com/livres-/science-fiction-anticipation : 2007) ; Prenons par exemple notre roman (*1984*), bien que son auteur Eric Arthur Blair alias George ORWELL l'avait écrit en 1948, les événements qu'il narre se déroulent en 1984. Le lecteur remarquera sans doute l'inversion des deux derniers chiffres de chaque date, et ce n'est sans doute pas une coïncidence. Mais à ce détail nous reviendront plus tard. Aussi le lecteur notera l'écart d'année entre les deux dates, Orwell tente d'écrire le futur des systèmes politiques. Par cet acte, visiblement, il fait de l'écriture d'anticipation.

Gilles Warembourg décrit parfaitement le genre dans : « *L'œil du Calamar* et *L'Ellipse* » :

J'apprécie les mises en perspective qu'offre la science-fiction. A ceux qui l'estiment déconnectée de la réalité, je répons qu'elle sort du bocal une pensée concentrique de poisson rouge et affranchit notre perception du monde de nos lentilles mentales. Dans un laboratoire aux expériences limitées par les seules frontières de leur imaginaire, les auteurs de science-fiction agitent dans de multiples éprouvettes les composantes basiques – le temps, la mémoire, l'amour et la haine, la vie et la mort, l'humain, l'individu et le collectif. (Gilles Warembourg, 2008 : 48).

Par ailleurs, nous avons fait allusion à la notion de vraisemblance dans l'introduction, ce n'est nullement pour classer l'œuvre dans un genre mais pour donner une certaine crédibilité au raisonnement de l'auteur, d'après l'article de Phillip Schube Coquereau (2009), il trouve dans le roman d'Antoine Bello, *Les falsificateurs* (2007), une intrigue qui convoque d'emblée le phénomène du storytelling, c'est-à-dire du récit utilisé comme instrument de manipulation dans différentes sphères de la société. La vraisemblance voit ici son aspect performatif littéralement mis en scène. Une mystérieuse corporation – la Société de Falsification du Réel – cherche à introduire des « réalités » nouvelles susceptibles de modifier, parfois même à rebours, le cours de l'histoire. La vraisemblance, dès lors,

devient absolument essentielle pour rendre crédibles les scénarios de falsification imaginés. Le roman *1984*, en thématissant la vraisemblance et ses enjeux, permet de distinguer les modalités d'adhésion au réel et à la fiction et d'interroger la propension à croire.

Dans cette perspective Francis Fortier¹ s'intéresse à l'aspect performatif de la vraisemblance, cette fois dans des romans qui cherchent à accréditer leur fiction (par le recours principalement à l'érudition et à la figure du document qui renvoie à la science, pour dire science-fiction), tout en déconstruisant les procédés et conventions d'adhésion. La vraisemblance, selon lui, montre sa dimension argumentative, elle qui vise à convaincre, au moyen de preuves et de raisonnements, Paradoxalement, elle se trouve aussi « dégage[e] du rapport au référent », dans la mesure où il s'agit moins de faire croire en l'existence des « faits » racontés.

2.1 1984: une contre-utopie politique et un besoin d'écriture

Les contre-utopies sont des écrits s'opposant résolument aux utopies « traditionnelles ». Ils en rejettent l'univers conformiste et totalitaire. *1984* en est un exemple. A côté, Etymologiquement, Les termes « dystopie, destopia ou dystopie (lieu du mal puisque dys- désigne

le mal en grec, lieu de l'enfer non-lieu négatif, utopie négative), sont des termes opposés à ceux des utopies, lieux du bonheur. »

Il définit la contre-utopie comme : « un Enfer terrestre, mis à jour, créé par l'homme, sans intervention divine ». La contre-utopie est une œuvre politique construite sur les principes de l'utopie poussés à l'extrême. Cela permet un raisonnement par l'absurde qui donne lieu à des mondes infernaux, terrifiants, et effroyablement calmes. Cette démarche se veut pédagogique : Elle présente le monde que l'on doit à tout prix éviter. La dystopie dénonce ainsi le mécanisme atroce et paradoxal d'une utopie qui aboutit finalement à l'inverse de ce à quoi elle prétend. Les anti-utopies sont des fictions qui : « amènent à réfléchir sur le présent, sur l'ère de l'acculturation des masses et du totalitarisme écrasant ». Dans la contre-utopie, la liberté individuelle n'existe plus, dans notre roman les gens sont constamment surveillés par les télécrans. Les personnes sont broyées par des sociétés despotiques brutalement égalitaires où tout est uniformisé. On se trouve alors plongé dans un monde totalitaire tel que le définit Hannah Arendt dans *Les Origines du totalitarisme*. Aussi, la contre-utopie peut être interprétée comme une utopie du « désenchantement ». Mais le mode ironique

¹ Cette réflexion sur la vraisemblance, s'inscrit dans le cadre de travaux menés auprès de l'équipe de recherche de Frances Fortier (UQAR) et Andrée

Mercier (Université Laval), du projet « Vraisemblance et autorité narrative dans le roman contemporain » ; <http://tempszero.contemporain.info/document384>

des propositions dystopiques n'est qu'un appel au secours, une volonté radicale de défendre la liberté.

3. *Le totalitarisme dans 1984 de George Orwell*

L'œuvre de Georges Orwell fourmille de références au système totalitaire, et beaucoup d'éléments tirés de ce texte peuvent faire l'objet d'études comparatives avec la notion de totalitarisme. Dans l'optique d'une approche globale de l'œuvre, développer l'ensemble de ces points serait exhaustif. Par contre, l'examen de certaines facettes du roman permettra de dégager d'autres pistes de réflexion.

3.1. *Le chef*

Lorsque, dans *1984*, le narrateur décrit le visage de Big Brother, le lecteur ne peut s'empêcher de penser à Staline. Son regard suspicieux, sa moustache noire, ses traits exagérés et l'omniprésence de son portrait sont autant d'indices qui font songer au « petit père des peuples ». Dans le même ordre d'idées, l'ennemi du chef, Goldstein, est dépeint avec les traits de Trotski – dont le véritable nom est Bronstein : « *mince visage de Juif, largement auréolé de cheveux blancs vaporeux, qui portait une barbiche en forme de bouc* » (George Orwell, *1984*:58) ne laisse aucun doute. Comme pour le chef totalitaire, Big Brother est présenté comme la source bienveillante de toute chose, la seule entité qui existe effectivement dans le système et surtout

l'incarnation du régime tout entier. Lorsque, torturé dans la salle 101 du ministère de l'Amour, Smith interroge O'Brien sur l'existence de Big Brother, ce dernier lui rétorque: « *Naturellement, il existe. Le Parti existe. Big Brother est la personnification du Parti.* » (ibid. :100). Un autre point commun entre les chefs totalitaires et Big Brother est le besoin continu d'être en guerre, quitte à se trouver lui-même un ennemi, afin de justifier l'existence de la dictature : « [...] *l'objet de la guerre n'est pas de faire ou d'empêcher des conquêtes de territoire, mais de maintenir intacte la structure de la société* » (Ibid : 126).

3.2. *La falsification de l'histoire*

Dans *1984*, le mensonge est permanent. Le métier de Winston Smith au « Commissariat aux archives » consiste à transformer le passé en modifiant la teneur d'articles de presse parus en leur temps. Ce procédé permet à Big Brother de ne jamais avoir tort, et donc d'assurer la pérennité de son règne. Comme souligné ci-devant, transformer la vérité historique au profit d'une idéologie est courant dans les totalitarismes. Staline, par exemple, après avoir purgé les élites de la société soviétique – c'est-à-dire les seuls à pouvoir comprendre le régime – publie en 1938 une nouvelle histoire officielle de la Révolution de 1917. Inutile de dire que son rôle y est glorifié et que le nom de Trotski n'y apparaît pas. Comment ne pas faire le lien entre ces faits

et les propos d'Orwell lorsqu'il décrit les manuels d'histoire officiels d'Océania : d'après ces derniers, au début du XXe siècle, les capitalistes avaient le droit de cuissage (ibid. :29). Et bien entendu, il est impossible pour la masse de distinguer le vrai du faux dans ce dédale d'informations

3.3. *L'utilisation de nouvelles technologies*

L'un des objets omniprésents dans l'œuvre d'Orwell est le télécran. Tout au long du roman, il incarne la transcendance de Big Brother en s'invitant dans les foyers ou dans les entreprises.

Cette « plaque de métal oblongue » joue deux rôles pour le régime : d'une part elle diffuse sans interruption la propagande du Parti, rappelant les bons résultats de la production, les idées de Big Brother ou les victoires de l'armée sur l'ennemi ; d'autre part, elle permet la surveillance par l'image et le son. Cet appareillage est une véritable source d'angoisse pour le narrateur qui craint de révéler ses pensées en parlant durant son sommeil. Si bien que : « *Le pire ennemi [...] est le système nerveux. À n'importe quel moment, la tension intérieure peut se manifester par quelque symptôme visible* » (1984 :274).

Ni l'Allemagne nazie, ni l'URSS ne disposaient d'une telle arme de propagande. Mais la radio fut pour Hitler un moyen comparable de diffusion. Selon Goebbels, chef de la propagande nazie, la radio allait

servir dès 1933 à « rassembler au son du tambour les 48% d'adhérents qu'il manque au mouvement ». Ainsi, pour faciliter sa diffusion, Hitler se tourne vers les sociétés Bosch et Siemens qui allaient produire pour lui de petits appareils ayant deux avantages : ils étaient peu coûteux et ne pouvaient réceptionner les émissions étrangères (1984 : 400). En contrôlant les émissions radiophoniques allemandes, Hitler a pu donner à la radio le rôle du télécran.

3.4. *Le pouvoir du roman*

Des philosophes comme H. Arendt, ont remarquablement analysé les mécanismes des sociétés totalitaires, Orwell choisit la forme libertaire du roman, ce genre si indéfini et si manifeste de la liberté. Il trace un sillage d'écriture dans lequel nous retrouvons aujourd'hui des écrivains comme M. Kundera, ces défenseurs de l'art du roman (*L'art du roman*.1987 :172) menacés par l'envahissement du "basic", notre novlangue à nous. À travers l'écriture romanesque surgit, en deçà des implacables mécanismes modernes d'asservissement, quelque chose de l'énigmatique volonté de puissance qui tenaille chacun, longtemps la voix d'Orwell fera entendre sa basse continue et nous aidera à poursuivre cette interminable lutte contre nous-mêmes. Le romancier suggère de façon inoubliable et sur un mode inouï, comment le secret fascinant du pouvoir se trouve chevillé à notre finitude et à notre

faiblesse individuelles. Mais ne l'avons-nous pas toujours su ?

4. 1984 : Le pouvoir et la condition humaine

4.1. L'individu humilié

Winston, le personnage principal du roman, est comme les autres, un rouage de cette Métropolis cauchemardesque, travaille dur, lui aussi habite une cité laide dont « *le hall sent le chou cuit et le vieux tapis* » (p. 11), oublie grâce au gin et aux cigarettes les souffrances causées par son ulcère variqueux et la nourriture sans nom des cantines. Comme tous les autres il obéit aux ordres qui émanent du télécran, cet appareil panoptique qui capte et qui émet, et grâce auquel existe

« *la possibilité d'imposer non seulement une complète obéissance à la volonté de l'État, mais une complète uniformité d'opinion sur tous les sujets* » (1984 :50).

Ainsi à 7 H 15 le télécran réveille autoritairement Winston comme les autres pour imposer une séance surveillée de gymnastique ; Révolution technologique dans l'exercice physique du pouvoir, le télécran a produit la fin de la vie privée, en interdisant la possibilité de s'isoler et en contraignant à interioriser la présence ubiquitaire du Parti puisqu'« *il n'y avait pas moyen de savoir si, à un moment donné, on était surveillé* »

Winston, individu exceptionnel, réussit à désolidariser son corps de ses émotions, il a appris à ruser, mais c'est la rencontre avec Julia qui va bouleverser sa vie, d'abord en lui faisant découvrir le plaisir amoureux, puis en lui redonnant santé, vigueur et goût à la vie. En devenant amoureux, Winston va se sentir inviolable, préservé du Parti, il va prendre conscience de lui, de son individualité. C'est donc cette certitude d'exister singulièrement, cette foi en l'indestructibilité de l'amour que le Parti doit briser. Avec Julia, Winston apprend à dépasser la honte de son corps, il apprend à s'aimer tel qu'il est Le Parti va donc le démolir en le privant de nourriture, l'affaiblir physiquement, lui ôter ses repères sensoriels, le passer à tabac et le torturer. Dans la souffrance provoquée dans la chair de Winston, O'Brien, un des maîtres du Parti, mesure l'évidence brutale et terrible du pouvoir, mais il veut plus, il veut capter le regard humilié de Winston sur son corps délabré. Relisons l'insupportable scène du miroir qu'il faut citer intégralement :

– Levez-vous de ce lit, dit-il.

Les liens se relâchèrent. Winston descendit du lit et se mit debout en chancelant.

– Vous êtes le dernier homme, dit O'Brien, vous êtes le gardien de l'esprit humain. Vous allez vous voir tel que vous êtes. Déshabillez-vous.

– Ouvrez la bouche. Il reste neuf, dix, onze dents. Combien en aviez-vous

quand vous êtes venu à nous ? Et le peu qui vous reste tombe de votre mâchoire. Voyez !... dans des sous-vêtements sales assis à pleurer sous la blanche lumière crue – mais il ne pouvait s'arrêter. (1984 :350).

Ainsi à la honte ressentie devant la déchéance physique s'ajoutent les propos atroces d'O'Brien, ainsi que le geste violent par lequel il déracine une dent de Winston. Le pouvoir détruit le corps de l'individu et l'humilie au point qu'au terme espéré de ses souffrances, il ne puisse souhaiter que sa propre mort afin que tout s'achève.

4.2. Les masses abruties

Si le télécran permet d'individualiser jour et nuit la surveillance, le pouvoir organise régulièrement des rituels collectifs soit pour souder les masses dans la haine du traître Goldstein et dans l'amour de Big Brother soit pour rassembler la nation dans la haine contre les obsédants fantômes que constituent les autres, à savoir les prisonniers ennemis. Ces manifestations hystériques de foule brisent la volonté de chaque individu et le transforment malgré lui en un fou furieux. À ces rituels s'ajoutent les loisirs organisés par les différents Comités qui prennent en charge les travailleurs après leur labeur, et surtout l'exutoire stupide de la loterie qui paradoxalement singularise tout en noyant dans la masse :

[...] Mais [...] en vérité, tout le monde dans le Parti savait que les prix étaient pour la plupart fictifs. Il n'y avait que les petites sommes qui fussent réellement payées, les gagnants des gros prix étaient des gens qui n'existaient pas (1984 :125).

Le Parti va aller beaucoup plus loin dans la manipulation, il déstructure complètement les cadres sociaux de la mémoire grâce au Commissariat aux Archives, où travaille Winston. Il s'agit de détruire tous les repères que peut offrir l'expérience passée :

jour après jour, et presque minute par minute, le passé était mis à jour [...] Aucune opinion, aucune information ne restait consignée qui aurait pu se trouver en conflit avec les besoins du moment. L'Histoire tout entière était un palimpseste gratté et réécrit aussi souvent que c'était nécessaire (1984 :63).

Cette réécriture permanente du passé interdit à jamais de départager le vrai du faux, il n'existe que ce que le Parti proclame vrai actuellement. D'où la stupidité animale des masses oublieuses qui avalent en 24 heures une augmentation de la ration de chocolat devenue une réduction, ou bien qui ne se rendent pas compte que les ennemis d'hier en Eurasia sont aujourd'hui les alliés, alors que les alliés d'hier en Estasia sont désormais les ennemis. Alors le pouvoir s'exerce sur le temps : il isole les masses dans la capsule d'un présent indéfiniment perpétué, sans passé, ni futur. « *L'histoire s'est arrêtée. Rien n'existe qu'un présent éternel dans*

lequel le Parti a toujours raison
». (1984 :221).

De plus, à cette déstructuration de la mémoire s'ajoute le façonnement de la pensée dans une langue artificielle, « *la novlangue... seule langue dont le vocabulaire diminue chaque année* » (1984 : 79).

Cette redoutable institution a pour but, à travers des abréviations, des stéréotypes et des clichés de restreindre la pensée et de la rendre inoffensive en la privant de toute signification. La diffusion de la novlangue empêchera l'accès à la littérature classique et entraînera « *une orthodoxie de l'inconscience* » (p. 81). Une langue de bois, purgée de tout sens impose alors ce vide des esprits qui rend les masses soumises. Alors triomphent une stupidité et un conformisme, que seuls adoptent des esprits anesthésiés et abrutis, qui peuvent littéralement faire masse.

4.3. L'individu victime de lui-même

Outre le corps propre qui l'incarne, ce qui institue la subjectivité dans son individualité c'est le processus de la mémoire. Orwell donne à Winston une tâche intéressante car elle se situe au cœur même du processus de destruction de la pensée : il travaille au Commissariat aux Archives, dans ce département du ministère de la Vérité où l'on détruit et reformule le passé en fonction du présent. Winston participe donc à la fabrication des

mensonges officiels, autrement dit à la production de la vérité.

Ainsi un individu intelligent peut se prendre au piège de l'émulation et jouir esthétiquement de l'élégance avec laquelle il falsifie tel épisode du passé. En effet, la transformation d'un discours de Big Brother en un éloge d'Ogilvy, nom d'un être inexistant, se révèle exemplaire de l'attitude de Winston (1984 :68-73) Il ne se borne pas à inverser le sens de l'allocution, il invente, il brode selon sa fantaisie, tout en imaginant que sa version maquillée deviendra la version officielle, parce que la plus habile, la plus éloignée des clichés. En créant des morts, en truquant le passé, Winston se fait le complice intelligent de la gigantesque annulation de l'histoire par le Parti. Mais surtout il jouit de cette tâche parce qu'elle requiert, comme dans un jeu d'échecs, ses meilleures qualités. C'est pourquoi il ne peut que s'étonner des effets provoqués par la propagande grossière sur les masses : « *était-il possible que les gens aient cela ? Winston était-il donc le seul à posséder une mémoire ?* » (P.88).

Or non seulement Winston peut s'effrayer de la transformation continue du passé, mais il est hanté par des souvenirs d'enfance qui lui reviennent en lambeaux énigmatiques. Cette confrontation avec ce passé enfoui en lui, apparaît comme une quête de son identité. D'ailleurs cette recherche de soi, ce désir de se réapproprier son enfance se matérialise par la décision

audacieuse et rebelle d'écrire son journal. Tout s'y rattache au passé : l'écriture « enfantine » à la plume « archaïque », l'album au papier vergé « *qui n'était plus fabriqué depuis 40 ans au moins* » ; quant au contenu, il n'est que la transcription lacunaire d'impressions, de souvenirs, de rêves dont peu à peu nous saisissons avec le héros le sens. La pire chose toujours sue par Winston renvoie à cette scène d'enfance, où en véritable rat, il arrache à sa petite sœur sa part de chocolat sous les yeux horrifiés de sa mère. C'est ce devenir-rat, qui fait retour dans la salle 101 sous le regard d'O'Brien. Le plus effrayant pour Winston c'est lui-même. Avec sagacité, Orwell montre que notre recherche du sens, du pourquoi, notre volonté de savoir la vérité peut nous enfermer dans un piège. Toute la puissance du roman consiste à tresser ensemble l'énigme du dehors, celle de cette société insensée, et l'énigme du dedans, celle du processus de subjectivation.

Le monde social, bien au-delà du triangle familial, passe dans la construction de l'individu : en chacun persistent de façon ténébreuse des épisodes peu glorieux qui marqueront à jamais nos actes et nos décisions. Le pouvoir totalitaire ne peut exercer sa prise que sur le savoir de notre lâcheté, et de nos tentations. C'est par cet impensé en nous qu'il nous asservit. Voilà tout le sens de l'implacable et fascinant face à face O'Brien — Winston.

5. 1984 : *Écriture comme besoin*

Dans son «Why I Write» (Pourquoi j'écris.1992 :3) qui se traduit en français par « pourquoi j'écris » Orwell regrette que les circonstances l'aient obligé à devenir un «auteur de brochures politiques» (*a pamphleteer*), alors qu'il aurait tant aimé être, même au niveau du fantasme, un «heureux curé de campagne»(ibid. :2). Malheureusement, les années trente furent une ère folle où les chevaux étaient des chars d'assaut et où les cavaliers étaient des «hommes petits et gras». Dans une lettre de 1938 adressée à Stephen Spender, il avait utilisé de cet argument, jusqu'à regretter d'avoir eu à écrire *Hommage à la Catalogne*, puisque «dans la période où nous vivons, nos propres expériences sont entachées de controverses, d'intrigues »(ibid. : 4).

A la même époque, dans un article consacré aux *Thirties* de Malcolm Muggeridge, il déplore combien les vicissitudes du temps pouvaient déformer la vision esthétique des créateurs. Il faut, comme Muggeridge, être capable d'aller jusqu'à l'essence des choses pour révéler la noirceur de cette décennie cauchemardesque commencée dans les montagnes russes et achevée dans les chambres de torture(ibid. :6) nous voyons bien la complexité assumée de l'approche politique et artistique Orwellienne.

5.1. Entrer en écriture

Orwell nous explique donc dans ce «Pourquoi j'écris» pourquoi il est devenu écrivain avant de se demander les raisons pour lesquelles on écrit, passant subrepticement du «je» au «on». Avant de répondre précisément à la question, il expédie en quelques lignes les motivations psychologiques, pourtant fondamentales à ses yeux, qui mènent à l'acte d'écriture : l'écrivain, «déterminé par l'époque qui est la sienne», aura acquis un «comportement émotionnel» dont il ne pourra jamais se départir. Il lui faudra «discipliner son tempérament» pour accéder à une forme supérieure de maturité et pour brider ce qui est pervers en lui. Mais s'il élimine ses influences passées, il risque de tuer en lui son «besoin d'écrire».(ibid. :10).

Cela dit, on écrit, selon Orwell, par «pur égoïsme»(ibid. :14). Les écrivains partagent avec les hommes de science, les artistes, les hommes politiques l'envie d'être connus, de passer à la postérité. Des grandes masses des êtres humains, qui n'est pas, à ses yeux, foncièrement égoïste, mais qui est malheureusement soumise où harassée, s'extirpe une minorité de gens doués, à laquelle appartiennent les écrivains. On écrit aussi par enthousiasme : on aime la beauté que l'on perçoit mieux que les autres, et on souhaite donc communiquer des expériences esthétiques. Alors, tout est possible, l'important étant d'oser.

Dans le but de « transformer son expérience en littérature comme une vache transforme de l'herbe en lait » (Bernard GENSANE. 1990 :145). Orwell met sur le même plan responsabilité politique et responsabilité artistique. D'autant qu'à ses yeux on écrit aussi pour l'Histoire, pour poser une pierre, « engranger des faits réels pour la postérité».(Ibid. :156).

Mais l'écrivain écrit surtout parce qu'il est animal politique, parce qu'il a envie de «pousser le monde dans une certaine direction». Comme il l'a montré dans 1984.

Écrire c'est donc ne pas être uniquement un homme parmi les hommes, mais un homme au service des hommes, une lumière, une conscience qui témoigne après être entrée en écriture, un homme qui, pour reprendre une appréciation contemporaine :

Conserve le privilège d'intervenir à bon escient, qui jouit du 'droit à la parole inattendue' sans jamais ruiner son crédit par des prises de position passionnelles et systématiques (Besnier Jean-Michel.1989 :8).

L'acte d'écriture selon Orwell est tellement important qu'il ne pouvait plus s'empêcher de transmettre cette volonté à son personnage Winston en effet ; La première action anticonformiste de Winston qui vient concrétiser ses positions idéologiques non-orthodoxes est la tenue d'un journal dans lequel il consigne ses observations sur les différentes aberrations

de l'Océania afin que ses écrits aient une incidence plus ou moins tacite sur le cours des choses, pour offrir à l'avenir une référence à propos de ce que sera le passé, c'est-à-dire au sujet de son propre présent :

C'était un fantôme solitaire qui exprimait une vérité que personne n'entendrait jamais. Mais aussi longtemps qu'il l'exprimerait, la continuité, par quelque obscur processus, ne serait pas brisée. (Ibid. :159).

Son journal vise alors à décrire l'état des choses sous le régime du Parti, un peu à l'instar des premiers textes utopiques qui parlaient de contrées lointaines pour évoquer une situation contemporaine, sans toutefois avoir recours aux artifices de métaphorisation. Ce serait d'ailleurs inutile puisque le Parti interdit toute forme d'écriture et que même la plus habile transposition des faits ne saurait lui éviter le châtement qui le guette.

Ainsi, l'écriture dans son journal est une critique de la société dans laquelle il vit, une observation de ce qui l'entoure et qu'il retranscrit fidèlement en ayant l'espoir que les choses un jour seront différentes. Si l'on peut considérer l'entreprise d'Orwell comme un projet visant à inscrire son texte dans la tradition de l'utopie, le personnage de *1984* peut donc, dans une certaine mesure, apparaître comme l'alter ego fictif de l'écrivain. Et ce choix narratif faisant de Smith un écrivain utopiste est aussi une référence explicite aux précurseurs du

genre qui ont tous œuvré à l'amélioration de la société en émettant des propositions ou en apportant des solutions à certains problèmes, transposées dans des univers fictionnels.

Winston cherche à savoir comment la ville était avant la révolution de Big Brother. Ainsi, en sondant le passé, par exemple en interrogeant les vieillards du quartier prolétaire, Winston cherche une preuve, un élément du passé auquel il pourrait se raccrocher.

Comme la photographie qu'il a déjà possédée et qui amenait un éclairage sur les trucages historiques dont se rend coupable le Parti :

Ceci était une preuve concrète. C'était un fragment du passé aboli. C'était le fossile qui, découvert dans une couche de terrain où on ne croyait pas le trouver, détruit une théorie géologique. Ce document, s'il avait pu être publié et expliqué, aurait suffi pour faire sauter le Parti et le réduire en poussière. (1984 :57).

C'est en fait ce que désire le protagoniste de *1984* : renverser *Big Brother*, remettre en mouvement l'histoire que le Parti tente de figer. C'est d'ailleurs pourquoi il désire rejoindre les rangs de la ténébreuse Fraternité.

5.2. *Écriture et paradoxe*

Comme nous l'avons déjà vu dans le premier chapitre. Orwell nous donne à lire une contre-utopie, le contraire d'une utopie, donc on s'attend à ce que tout soit inversé.

Ainsi nous n'avons pas pu nous empêcher de constater que pour se faire Orwell use certes d'ironie pour critiquer le système politique mais surtout injecte du paradoxal. et ça se remarque dès les premières pages du roman :

Rien que des films de guerre. Un très bon film montrait un navire plein de réfugiés, bombardé quelque part dans la Méditerranée. Auditoire très amusé par les tentatives d'un gros homme gras qui essayait d'échapper en nageant à la poursuite d'un hélicoptère. On le voyait d'abord se vautrer dans l'eau comme un marsouin. Puis on l'apercevait à travers le viseur du canon de l'hélicoptère. Il était ensuite criblé de trous et la mer devenait rose autour de lui. Puis il semblait aussi brusquement que si les trous avaient laissé pénétrer l'eau. Le public riait à gorge déployée quand il s'enfonça. (1984 : 28).

Est-il normal qu'on puisse rire aux malheurs de la guerre ? Certes non nous découvrons que cette citation est en réalité une proposition qui contient une contradiction logique qui choque et qui pousse à réfléchir sur la politique du parti consistant à déshumaniser les gens, à tuer

cette sensibilité humaine que nous possédons en vulgarisant les actes de barbarie légitime aux yeux du parti pour soit disant le bien de l'Océania

Voici encore un autre exemple et là nous allons prendre les trois slogans du parti :

"La guerre c'est la paix".

"L'esclavage c'est la liberté".

"L'ignorance c'est la force"

"La guerre c'est la paix" :

Cette première phrase fait directement référence à l'état de guerre perpétuel entre Eurasie, Océania et Eastasie qui sont les trois forces en présence dans le monde de 1984. Le héros de 1984, Winston, vit en Océania qui se trouve être en guerre contre l'Eurasie, mais qui était aussi en guerre précédemment contre l'Eastasie.

Cette première phrase du slogan justifie donc une situation de guerre permanente dans laquelle Océania est maintenue. Car si la guerre c'est la paix alors la guerre est souhaitable puisque la paix est souhaitable.

Inversement toute volonté de faire la paix entraîne, selon le slogan, la guerre ; ce qu'aucun citoyen ne peut décemment souhaiter puisqu'il vit déjà dans un état de guerre permanent et n'en souhaiterait pas davantage.

Cette phrase du slogan est donc une boucle permanente ou l'on ne sait plus ce que l'on

cherche entre guerre et paix, c'est la confusion du citoyen qui par conséquent accepte la situation de guerre dans laquelle il vit.

"L'esclavage c'est la liberté" :

Cette deuxième phrase du slogan découle directement de l'état de guerre permanent du premier argument. Dans le monde du héros, les traîtres sont pourchassés, les citoyens ne peuvent et ne doivent pas échapper à l'œil de Big Brother, ils doivent effectuer leurs exercices physiques quotidiennement, etc.

La guerre justifie donc un état d'esclavage ou les citoyens doivent obéir en tout au parti, ou alors ils seront considérés comme suspect et seront donc pourchassés pour disparaître comme tous les traîtres et espions au service de l'ennemi.

Mais là encore, cet état d'esclavage est introduit dans une boucle puisque si l'esclavage est la liberté alors l'esclavage est souhaitable, inversement si quiconque venait à vouloir la liberté, il serait alors en quête d'esclavage, une situation donc contradictoire avec la raison du citoyen qui cherche naturellement la liberté. La deuxième phrase permet donc au citoyen d'accepter sa condition d'esclave.

Une fois c'est deux boucles définies, qui sont les fondamentaux de l'existence du pouvoir du Parti dans 1984, Orwell introduit donc le troisième élément qui

transforme alors l'ensemble du slogan en une boucle sans fin :

"L'ignorance c'est la force" :

Comment fonctionne cette troisième phrase du slogan ?

Chacun des deux termes, "ignorance" et "force", renvoient aux deux précédents concepts définis par "la guerre c'est la paix" et "l'esclavage c'est la liberté".

Ainsi, dans l'état de guerre permanent qui oppose Océania (le monde de Winston) à l'Eurasie, la "force" est vital si l'on veut gagner la guerre, ou plutôt devrais t'on dire, "la force" évite de perdre la guerre qui oppose le Parti d'Océania à l'ennemie Eurasien.

Or aucun citoyen ne souhaitera naturellement perdre la guerre, au contraire il désirera naturellement la gagner. Sauf que pour avoir la force nécessaire pour gagner (ou du moins ne pas perdre) la guerre, il lui faudra être ignorant. Cette phrase permet donc de bloquer toutes tentatives de remise en question de la situation d'esclavage, donc de mettre en doute la parole du Parti qui est elle-même justifiée par la guerre. Questionner l'esclavage serait s'affaiblir et donc risquer de perdre la guerre.

Mais ce troisième élément du slogan a un deuxième niveau de lecture puisqu'il permet au système, au parti, d'exister. Car comme on le découvre plus tard dans le

livre, la guerre est en réalité virtuelle, elle n'est qu'un prétexte pour justifier la politique du parti et l'esclavage dans lequel elle maintient sa population. L'ignorance permet donc d'éviter de poser la question ultime sur les raisons et les motifs de la guerre, donc sur ce qui est la raison d'être du Parti, qui justifie son pouvoir et son existence.

La boucle du slogan est ainsi faite en associant le premier terme au dernier terme du slogan : *"la force c'est la guerre"*

La force du parti réside dans la guerre permanente qu'il mène, et inversement, la guerre permanente est la force du parti ; l'essence même du totalitarisme.

5.3. *Écriture entre novlangue et mémoire*

Comme nous l'avons déjà souligné l'objectif du parti est de parvenir au contrôle total de la pensée, d'abolir la notion de vérité absolue et de parvenir à la maîtrise complète de la mémoire humaine et ceci par le contrôle du passé.

En effet Comme le mentionne François Brune, « *le passé existe surtout dans le savoir des gens. Le contrôle du passé exige donc le contrôle de la mémoire de tous.* » (BRUNE François. 2000 :119).

Aussi la pensée et la mémoire ne sont rendues possibles que par des interactions sociales et culturelles qui dépendent à leur tour des aptitudes au langage :

Celles-ci vont permettre l'établissement et le partage de connaissances, de croyances, de conventions, la compréhension d'images, de métaphores, l'élaboration et la confrontation de raisonnements, la transmission d'émotions et de sentiments, etc.(ibid. : 226).

En d'autres termes, nous pouvons dire que la mémoire et la pensée sont directement tributaires des facultés langagières qui permettent cette extériorisation de la conscience humaine.

La faculté langagière que les hommes ont la possibilité d'échanger entre eux, de créer des ententes, de manifester des conflits et d'en arriver à l'établissement de contrats sociaux, est associée à la l'écriture et à la langue et cela n'a pas échappé au pouvoir politique représenté par l'Angsoc le parti qu'Orwell décrit dans 1984.

L'instrument de prédilection pour l'atteinte de cet objectif aux prétentions utopiques est bien entendu le novlangue. Mais si cet aspect du texte peut sembler à première vue accessoire et secondaire, il faut garder à l'esprit qu'Orwell lui a consacré l'appendice de 1984, ce qui suggère l'importance qu'il accordait aux questions linguistiques et à leur portée dans la sphère politique

Le novlangue est la langue officielle d'Oceania, le novlangue fut créé pour satisfaire les besoins idéologiques de l'Angsoc, elle doit favoriser la parole

officielle et empêcher l'expression de pensées hétérodoxes ou critiques. En 1984, l'usage du novlangue n'était pas encore très répandu et il n'était alors maîtrisé à l'oral et à l'écrit que par des spécialistes comme Syme l'ami de Winston d'ailleurs à ce sujet Syme déclare à Winston :

Ne voyez-vous pas que le véritable but du novlangue est de restreindre les limites de la pensée ? A la fin, nous rendrons littéralement impossible le crime par la pensée car il n'y aura plus de mots pour l'exprimer. Tous les concepts nécessaires seront exprimés chacun exactement par un seul mot dont le sens sera rigoureusement délimité. Toutes les significations subsidiaires seront supprimées et oubliées. (1984 :203).

Les propos de Syme résumant parfaitement le principe du novlangue.

Ainsi, le novlangue est bel et bien un outil de castration dans la mesure où son application vise à couper les derniers liens avec le passé ; Abréger un mot pour le simplifier équivaut à restreindre et à changer subtilement sa signification car on lui enlève les associations mémorielles.

En modifiant ou en réduisant le langage, ce ne sont pas seulement les mots qui se trouvent à disparaître, mais aussi les concepts auxquels ils font référence.

Pour Frédéric Regard, le novlangue est d'ailleurs l'ultime utopie du totalitarisme (1984 de George Orwell.1994 :17).

Le novlangue de 1984 n'est pas une simple lubie d'Orwell, mais bien le reflet d'une tendance généralisée des régimes totalitaires contre utopiste qui prétendent à la domination du monde.

Mais à cette novlangue, Winston n'en restera pas de marbre car son entreprise de consistant à rédiger son journal pour témoigner de son présent totalitaire, était une mise en abîme du travail de l'utopiste. Ce qu'il essaie de faire, c'est une tentative pour sauver le monde par l'utilisation de l'écriture.

Winston s'arrêta d'écrire, en partie parce qu'il souffrait d'une crampe. Il ne savait ce qui l'avait poussé [...], mais le curieux était que, tandis qu'il écrivait, un souvenir totalement différent s'était précisé dans son esprit, au point où il se sentait presque capable de l'écrire. (1984 : 66).

Cela semble indiquer que le seul fait de se livrer à l'écriture stimule les facultés mnésiques.

Ou encore :

Winston se demanda à nouveau pour qui il écrivait son journal. Pour l'avenir? Pour le Passé? Pour un âge qui pourrait n'être qu'imaginaire? Il avait devant lui la perspective, non de la mort, mais de l'anéantissement. Son journal serait

réduit en cendres et lui-même en vapeur.
Seule, la Police de la Pensée lirait ce qu'il
avait écrit avant de l'effacer de

vecteur de continuité temporelle. En effet,
écrire c'est fixer au présent un événement
passé (réel ou fictif) en appelant une
lecture ultérieure. C'est un pont érigé au
présent entre le passé et le futur. Mais si le
Parti détruit toutes ces traces du passé, il
devient impossible d'espérer contribuer à
un quelconque changement. C'est ainsi
que Winston /Orwell écrivirent pour le
meilleur et surtout pour le pire.

anonyme griffonné sur un bout de papier
ne pouvait matériellement
survivre ? (1984 : 68).

Cette citation nous permet de mettre en
relief l'importance de l'écriture comme

l'existence de la mémoire. Comment pourrait-
on faire appel au futur alors que pas une trace,
pas même un mot

6. Conclusion :

Arrivés à la conclusion de notre travail,
nous nous proposons de faire un
récapitulatif du travail effectué jusque-là
pour confirmer l'hypothèse que nous
avons au initialement formulée dans
l'introduction à savoir :

- *1984* est une critique du
totalitarisme, dans la mesure, elle
dénonce le système politique
dominant qui gangrène l'état pays
de l'Océania et à laquelle Orwell

propose l'écriture comme remède ;
considérant l'acte d'écriture comme
un moyen de s'en libérer. Une
stratégie de la tradition littéraire qui
perdure jusqu'à présent.

Nous avons expliqué comment Orwell
avait bel et bien fait une critique du
totalitarisme en l'adaptant dans *1984* et
que nous avons essayé de le faire ressortir
à travers une sorte de transposition qui vise
surtout à comparer les deux structures de
chaque système à savoir celui que connaît
notre Histoire et celui d'Orwell.

Nous avons tenté de montrer comment les
hommes se voient transformés suite à ce
système politique qu'est le totalitarisme ;
l'être humain devient vide de tout
sentiment qui fait son humanité, victime de
lui-même nous avons montré les dangers
que puissent représenter les systèmes
totalitaires sur les individus.

Au quatrième et dernier point, nous avons
mis en évidence l'importance de l'écriture
comme résistance et comme prévention
d'un mal tel que le totalitarisme en nous
réfèrent sur l'œuvre d'Orwell « pourquoi
j'écris » et prouvé aussi qu'écrire c'est
conserver la mémoire humaine.

Dévalorisée par certaines critiques comme
étant une œuvre peu importante et par

d'autres comme une œuvre inégalée, George Orwell avec son roman *1984* n'a cependant laissé personne indifférent, et il n'a jamais été aussi actuel que ces dernières années, vu que nous constatons avec étonnement des gouvernement qui ne connaissent que la bureaucratie ,où les supports de l'information et le corps médiatique sont en plein essor passant par des lois qui réduisent les libertés et les autonomies individuelles en cela au nom d'une soi disant paix et sécurité du pays .

Depuis 1948, année d'écriture de *1984*, il va de soi que la réalité politique du monde a passablement changé. Toutefois, les dangers encourus par l'éventuel retour d'un régime totalitaire sont toujours d'actualité. 90 ans après l'élaboration du roman d'Orwell, nous nous devons de perpétuer le message qu'il contient, l'avertissement contre les potentialités d'un régime de terreur qui menacerait la dignité humaine. Le rôle de Winston Smith n'est-il pas justement de faire comprendre qu'il en va de la responsabilité de chacun de dénoncer et de combattre les dérapages d'une politique antidémocratique afin d'assurer à l'humanité la liberté d'évoluer ailleurs que dans le pire des mondes?

6. Liste Bibliographique:

• Livres :

- Brune François, (2000), *Sous le soleil de Big Brother*, Précis sur "1984" à l'usage des années "2000", éd. L'Harmattan, Paris, France.

- George Orwell, (2004 [1949]),1984, trad. Amélie Audibert, Gallimard, coll. « Folio », Paris, France.

- Regard Frédéric, (1994),1984 de George Orwell, Gallimard, coll. « Foliothèque », Paris, France.

- Milan Kundera, (1987), *L'art du roman*, Gallimard, coll. « Folio », Paris, France.

• Thèse :

GENSANE Bernard, *Politique de l'écriture et responsabilité auctorielle chez George Orwell*. Thèse de doctorat en Études anglaises. Sous la direction de Claude Jolicoeur, Nantes,1990.

• Sites web :

- Andrée Mercier (2009), « Présentation », dans *temps zéro*, n° 2 [en ligne]. URL : <http://tempszero.contemporain.info/document397>, Site consulté le 6 Avril 2021.

- Phillip Schube Coquereau (2009), « Vraisemblance du mensonge et falsification des sources : la vérité sous tension. Lecture des Falsificateurs d'Antoine Bello », dans *temps zéro*, n° 2 [en ligne]. URL : <http://tempszero.contemporain.info/document391> [Site consulté le 10 Avril 2021]

- Jean-Jacques Rosat,(2007),
CHRONIQUES
ORWELLIENNES,Chronique 4 : Littérature et politique selon Orwell |
<https://books.openedition.org/cdf/2096?lang=fr> (Consulté le 13Mai 2021).